

La
Semaine Religieuse
DE
Québec

VOL. XIV

Québec, 9 novembre 1901

No 12

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

Calendrier, 177. — Les Quarante-Heures de la semaine, 177. — Un mot de l'Administration, 178. — Noces d'or, 178. — Chronique diocésaine, 182. — Une belle collection, 183. — A propos de la « Loi des Bacheliers », 183. — De Québec à Buffalo, 184. — Les Hospitalières de Ladysmith (Sud-Afrique), 188. — Les Dominicains de France, 191. — Bibliographie, 192.

Calendrier

10	DIM.	b	XXIV ap. Pent. (3 Nov.) et V apr. l'Epiph. S. André Avellin, conf. <i>Kyr.</i> des dbles. Vêp. à cap. du suiv. Mém. du préc., du
11	Lundi	b	S. Martin de Tours, évêque et conf. [dim. et de S. Menne, martyr.
12	Mardi	tr	S. Martin I, pape et martyr.
13	Mercredi	+b	S. Didace, confesseur.
14	Jeudi	r	S. Josaphat, évêque et martyr.
15	Vendredi	b	Ste Gertrude, vierge.
16	Samedi	b	S. Stanislas de Kostka, confesseur (13).

Les Quarante-Heures de la semaine

10 novembre, Jacques-Cartier de Québec. — 11, Saint-Victor.
— 13, Saint-Agapit. — 15, Cap-Rouge.

Un mot de l'Administration

Nous devons informer nos correspondants qu'il nous faut avoir en mains *dès le lundi soir* toute la matière de la livraison de la semaine, dont la mise sous presse doit se faire le jeudi matin. Autrement, toutes les opérations seraient retardées, et la *Semaine religieuse* ne pourrait plus être distribuée à temps pour être lue le dimanche par la plupart de nos abonnés.

C'est pour n'avoir pas tenu nous-même assez strictement à l'observation de cette règle, qu'il y a eu plusieurs fois, dans la distribution de la *Semaine*, des retards dont on s'est plaint de divers côtés. L'un de nos confrères de la presse québécoise a même laissé entendre à ses lecteurs que ces retards étaient voulus de notre part, et avaient pour but de l'empêcher de reproduire les nouvelles religieuses dans son numéro du samedi soir! Ce n'était là, sans doute, qu'une boutade d'humoriste; car personne plus que nous n'a été ennuyé de ces retards, quand il s'en est produit.

Noces d'or

JUBILÉ RELIGIEUX

Les journaux ont donné depuis quelques mois plusieurs comptes rendus de « Noces d'or », et nous les avons lus avec intérêt; mais celles que l'on a célébrées dernièrement au couvent de Jésus-Marie, à Lévis, ont eu, disons-le, un cachet de spéciale solennité. Celle qui faisait ce jour-là son Cinquantenaire religieux est la révérende Mère Sainte-Anastasia, Française de vieille et noble souche, qui habite notre pays depuis plus de trente ans et qui lui a ainsi donné ce qu'il y a de plus rare ici-bas : la durée et l'amour dans le dévouement. A ces deux belles passions de son âme, les Noces d'or sont venues, le 22 octobre, répondre par un concert de reconnaissance et de filiale sympathie dont nous avons été les témoins heureux et attendris. — Dès l'avant-veille au soir, les fenêtres de la maison, toutes tapissées de légendes et de symboles, annoncent aux quartiers environnants que la fête

n'attend plu
en se précip
née...

Le 22 a
Semaine rel
nos âmes et
de suivre les
de trahir ain
inoubliables

A sept heu
entraient dar
nelle parure,
veux, et cél
du couvent.
l'entrée de le
la nature a pi
dide et que l'
cèdent ou sui
de si douces c
éloquence pl
retentit au dé
et monte vers
Les voûtes du
pieux accents
Le sacrifice au
moment de l'u
accompagnée
proche de la ta
voix où vibre
« cinquante a
grâces fut long
« jubilation » s
num, chanté n
chantent si bie
au ciel.

A dix heures
dans le sanctua
tration de la pié
électrique lança

n'attend plus que deux aurores pour luire, et que les préparatifs, en se précipitant, précipitent aussi le lever de la grande journée...

Le 22 a brillé, et nous venons raconter aux lecteurs de la *Semaine religieuse* les émotions touchantes qu'il a jetées dans nos âmes et dans nos souvenirs. Qu'on veuille nous permettre de suivre les articles du programme si habilement combiné et de trahir ainsi les impressions que nous avons rapportées de ces inoubliables fêtes.

A sept heures, mercredi matin, la communauté et les élèves entraient dans la gracieuse chapelle, revêtue de sa plus solennelle parure, pour assister à la messe dite de la Rénovation des vœux, et célébrée par le révérend monsieur Fafard, aumônier du couvent. Les orgues accompagnent de leurs grandes voix l'entrée de la vénérable Jubilaire; quatre fillettes, auxquelles la nature a prodigué les sourires de la grâce et de la beauté candide et que l'on a pour un jour travesties en petits anges, précèdent ou suivent cette bonne Mère à laquelle les âmes diraient de si douces choses, si le silence et la prière n'avaient pas une éloquence plus suave et plus divine. Le premier chant qui retentit au début de ce jour est le *Vota mea*. Il jaillit des cœurs et monte vers le ciel comme une hymne de triomphe et d'amour. Les voûtes du temple semblent se recueillir au passage de ces pieux accents et en répercutent à leur tour les sublimes échos. Le sacrifice auguste s'avance, et la clochette annonce enfin le moment de l'union eucharistique. La révérende Mère Supérieure accompagnée de deux religieuses et de sa garde angélique, s'approche de la table sainte, et renouvelle, en face de l'Hostie, d'une voix où vibrent la joie et l'amour, les promesses que depuis « cinquante ans » elle a faites à son divin Epoux. L'action de grâces fut longue et rapide à la fois; aux pleurs émus de la « jubilation » se mêlaient les notes sacrées de l'*Ecce quam bonum*, chanté non par des voix, mais par des âmes! Et les âmes chantent si bien lorsque le ciel les visite et qu'elles répondent au ciel.

A dix heures, Sa Grandeur Mgr l'Archevêque faisait son entrée dans le sanctuaire pour assister, paré, au trône, à cette démonstration de la piété filiale. Le temple était radieux... La lumière électrique lançait de partout ses reflets étincelants. Le chiffre 50

nous faut.
la livraison
ire le jeudi
retardées, et
ée à temps
onnés.
trictement à
fois, dans la
est plaint de
ébecquoise a
ards étaient
'empêcher de
ro du samedi
d'humoriste;
etards, quand

Plusieurs comp-
s avec intérêt;
au couvent de
ret de spéciale
antenaire reli-
naïse de vieille
us de trente ans
ci-bas: la durée
lles passions de
re, répondre par
athie dont nous
ès l'avant-veille
es de légendes et
nants que la fête

qui planait au-dessus du maître autel, et que la fête devait à l'initiative délicate autant que généreuse d'un ami de la communauté, parlait à tous de la pieuse solennité... Il serait difficile de donner ici une appréciation judicieuse sur l'exécution de la messe de Von Lahache : la richesse et le moelleux des voix, la précision d'attaque, l'ensemble et les nuances d'expression, l'artistique accompagnement de l'orgue, des violons, des violoncelles et des harpes, tout cela, je le répète, n'est pas facile à apprécier quand on n'est pas artiste et qu'il s'agit de juger des talents tels que ceux de messieurs Prince, Campbell, Gauvreau, de monsieur Gilbert pour lequel la gloire et la renommée ont de si chères caresses... Le chœur des pensionnaires, déjà si beau, était puissamment secouru par les voix de Mlles Admé Fafard, Beaulieu, A. Dion, E. Jinchereau, Boilard, amies ou anciennes élèves du couvent.

Le sermon de circonstance, donné par le révérend monsieur Richard, curé de Saint-Romuald, fut dans toute l'acception du mot une pièce de grande et sainte éloquence. Le sympathique orateur toucha toutes les cordes qu'une âme française, religieuse et missionnaire, puisse faire vibrer à l'oreille de l'artiste divin. Profondeur, onction, délicatesse, rien ne manque à cette parole où Chateaubriand lui-même, comme l'a si bien dit Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, aurait pu reconnaître de ses accents. Nous regrettons vivement de n'avoir pas entre les mains le texte de cet incomparable sermon et de priver ainsi nos lecteurs d'une si douce jouissance du cœur et de l'esprit. Mais on nous dit que le bon curé de Saint-Romuald n'a jamais appris à sa plume à photographier sa propre parole.

Après la messe, les pensionnaires souhaitèrent à Sa Grandeur la plus joyeuse des bienvenues. De fait, la présence à ces fêtes du premier Pasteur de notre Eglise canadienne en augmentait prodigieusement la douceur et l'éclat. A midi, trente à quarante membres du clergé et deux cent cinquante anciennes élèves prenaient place au magnifique banquet de gala offert par la communauté aux amis de la maison et aux élèves de la vénérable Jubilaire. Monsieur le curé Fafard fit avec le tact qu'on lui connaît les honneurs d'une table où se côtoyaient la bienveillance et le souvenir, le souvenir et l'affection. Qui n'a pas vu les joies d'une rencontre à Lévis, le 22 octobre dernier, n'a

rien vu. Ce
dans les ref
des charmes
rent encore
lante du coll

Deux heu
de réception
par une reli
si bien connu
a dit un aute
ici, comme to
d'offrir à l'ai
diales et sin
fragments de
drait ne rien

Une pièce
« Tolbiac », fit
pendant une
veilleusement
a été interpré
nages qui occ
tionner, en p
L. Dusseault,
D. Guay, Mary
Monier, O. Lau
Sanschagrin, A

Tous les au
demoiselles sur
si simple.

Entre les deu
réclamé quelq
Jubilaire leur
lut alors, au n
toutes les qual
nobles sentime

(1) Ajoutons que l
sentations, donnait
sieur le Docteur Sir
amélioration et en f

rien vu. Ce retour à l'Alma Mater, après des années, ce *revoir* dans les reflets dorés d'une noce sans pareille, tout cela avait des charmes indescriptibles. Aux douceurs de l'agape se *joignirent* encore les charmes de la musique faite par la fanfare brillante du collège des Frères de Saint-Viateur.

Deux heures sonnent, la cloche appelle les conviés à la salle de réception, pour entendre la *cantate* des « lustres », composée par une religieuse de la maison et dont le talent poétique est si bien connu des lecteurs du *Messager canadien*. La critique, a dit un auteur, Boileau, je crois, est plus facile que l'art ; mais ici, comme tout est beau, simple et grand, il ne coûte nullement d'offrir à l'auteur, pour l'ensemble et les détails, nos plus cordiales et sincères félicitations. Nous voudrions citer quelques fragments de ce bijou des cantates ; mais pour le faire, il faudrait ne rien omettre, et l'espace, par malheur, nous fait défaut.

Une pièce dramatique de la plus belle facture, intitulée « Tolbiac », fit suite à la cantate et nous tint sous le charme pendant une heure et demie durant. L'action dramatique merveilleusement conduite par l'abbé Sockeel, l'auteur du libretto, a été interprétée avec un rare talent par les différents personnages qui occupaient la scène. Qu'on nous permette de mentionner, en passant, les noms de Mlles A. Fafard, M. Guay, L. Dusseault, Alice Dion, A.-M. Valiquet, A. LeBel, J. LeBel, D. Guay, Mary Guay ; ceux de Mlles J. Boivin, J. Dion, M.-L. Monier, O. Lamontagne, A. Bernier, E. Gendron, A. Beaulieu, A. Sanschagrin, A. Audet, E. Gosselin, A. Boisvert et D. Monier (1).

Tous les auditeurs n'ont eu qu'une voix pour féliciter ces demoiselles sur leur diction si française, leur geste naturel et si simple.

Entre les deux actes de la pièce, les anciennes élèves avaient réclamé quelques minutes pour exprimer à leur bien-aimée Jubilaire leur reconnaissance et leur joie. Madame R. Bourget lut alors, au nom des Canadiennes-Françaises, une adresse où toutes les qualités exquisés du style prêtaient leur forme aux plus nobles sentiments du cœur ; Mlle Kate Murphy interpréta

(1) Ajoutons que l'addition de la lumière électrique, faite sur l'estrade des représentations, donnait une merveilleuse apparence aux toiles de la scène. C'est monsieur le Docteur Sirois, médecin de la maison, qui eut l'heureuse idée de cette amélioration et en fit lui-même les frais.

avec le même bonheur l'adresse si touchante des Canadiennes anglaises; puis deux bourses, l'une de 325 dollars, offerte par le comité des anciennes, l'autre de \$ 50 donnée par les pensionnaires actuelles, furent présentées à l'héroïne du jour.

La séance terminée, tout l'auditoire se rendit de nouveau au sanctuaire du Sacré-Cœur, pour y recevoir la bénédiction de Jésus-Hostie et clore cette journée par les radieuses notes de *Te Deum*. Et l'on se sépara, emportant dans l'âme les plus doux souvenirs que la bonté et la joie puissent laisser à la reconnaissance.

Notre dernier mot sera un *merci* de la plus profonde gratitude à la vénérable Jubilaire, à toutes les religieuses de la maison de Saint-Joseph de Lévis, au vénérable aumônier du couvent, aux élèves, anciennes et actuelles, qui ont su faire de ce jour un vrai quart d'heure du ciel sur la terre!

Merci! merci! *Ad multos annos!* X.

Québec, 29 octobre 1901.

Chronique diocésaine

— Les solennités de la Toussaint et du Jour des Morts ont été célébrées, par la population de Québec, avec une piété encore plus grande que d'habitude, semble-t-il. Les communions ont été extrêmement nombreuses dans toutes les églises de la ville.

— Lundi soir, Son Excellence Mgr Falconio, Délégué apostolique au Canada, est arrivé à Québec, accompagné de son secrétaire, le Rév. P. Et. de Clavel. Mgr le G. V. Marois est allé recevoir à la gare le distingué voyageur, qui est descendu à l'Archevêché.

— De lundi à vendredi a eu lieu, à la sallé Jacques-Cartier, Saint-Roch, la tombola que l'on préparait depuis des semaines, en faveur des six conférences de la Société Saint-Vincent de Paul de Québec-Est. En l'absence de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, empêché au dernier moment d'y assister, c'est Mgr H. Têtu, aumônier de la Société, qui a présidé l'ouverture de cette grande vente de charité, sur les bénéfices de laquelle on a compté pour secourir bien des malheureux.

— Mercie
des autels de
Séminaire.

Le Sémin
soin de répar
ordre toutes l
a mis près de
Avant de
tion de gravu
de la richesse de
de l'Amérique
signées par le
mises en ordre
ter. On hésite
qu'il y a déjà
tements de l'
malheureux i
une perte irré
Quand l'Uni
truire un édifi
et sa bibliothè

Il en est enc
privilège accor
voir se mettre i
men. Ils sont s
nos séminaires
du baccalauréa
avons puisées à
Au mois de j
subir l'examen
dier, c'est-à-dire

— Mercredi, Monseigneur l'Archevêque a fait la consécration des autels de sainte Anne et de saint Charles, à la chapelle du Séminaire.

Une belle collection

Le Séminaire a confié à un artiste autrichien, M. Raab, le soin de réparer quelques-uns de ses tableaux et de mettre en ordre toutes les peintures de la galerie de l'Université. M. Raab a mis près de deux mois à ce travail.

Avant de quitter Québec, cet artiste a voulu voir la collection de gravures que possède le Séminaire, et il a été étonné de la richesse de cette collection qu'il croit être la plus complète de l'Amérique. Il y a des gravures de toutes les époques et signées par les auteurs les plus célèbres. Elles devraient être mises en ordre et exposées dans un musée qu'on pourrait visiter. On hésite cependant à faire faire ce travail, car on trouve qu'il y a déjà trop de choses précieuses dans les différents départements de l'Université qui n'est pas à l'épreuve du feu. Un malheureux incendie pourrait détruire ces richesses et causer une perte irréparable.

Quand l'Université sera-t-elle en état de pouvoir faire construire un édifice parfaitement sûr, dans lequel seraient placés sa bibliothèque, et ses tableaux et ses musées ?

A propos de la « Loi des Bacheliers »

Il en est encore quelques-uns, paraît-il, qui en veulent au privilège accordé aux bacheliers de l'université Laval de pouvoir se mettre à l'étude des professions libérales sans autre examen. Ils sont sous la fausse impression que tous les élèves de nos séminaires et de nos collèges subissent avec succès l'examen du baccalauréat. Voici, à ce propos, des statistiques que nous avons puisées à bonne source.

Au mois de juin dernier, 225 élèves se sont présentés pour subir l'examen des Sciences et 51 ont obtenu le titre de bachelier, c'est-à-dire : 22%. A la même date, 325 ont subi l'examen

canadiennes
ferte par le
es pension-
ur.

nouveau au
bénédiction
ieuses notes
me les plus
laisser à la

profonde grati-
gieuses de la
aumônier du
ont su faire
terre !

X.

1901.

es Morts ont été
e piété encore
mmunions ont
lises de la ville.
Délégué aposto-
né de son secré-
Marois est allé
est descendu à

Jacques-Cartier,
is des semaines,
Saint-Vincent de
andeur Mgr l'Ar-
ssister, c'est Mgr
lé l'ouverture de
s de laquelle on

des Lettres et 68 ont obtenu les deux tiers des points, c'est-à-dire : 21%. La proportion des élèves qui obtiennent le degré de bachelier n'est donc pas considérable.

Il est évident que l'examen du baccalauréat est beaucoup plus difficile que l'examen pour le brevet subi devant les examinateurs des bureaux des avocats, des médecins et des notaires.

De Québec à Buffalo

PETITES NOTES DE VOYAGE

(Suite.)

Buffalo est situé à l'extrémité orientale du lac Erié, à l'angle ouest de l'espace de triangle qui constitue l'Etat de New-York. A l'autre bout de ce lac — qui ressemble beaucoup comme forme et comme étendue au lac Ontario : cela soit dit pour mettre les touristes en garde et les empêcher de prendre l'un pour l'autre — se trouvent les cités de Tolédo et de Détroit.

C'est encore l'une de ces villes édifiées sur terrain plat qui n'ont pas de caractère, où tout est de niveau, et où, pour avoir le plaisir de monter un peu — car le genre humain a toujours des aspirations à s'élever, — on est obligé de construire des maisons à vingt ou trente étages. Que ne donneraient pas les citoyens de ces localités pour avoir chez eux même la plus petite de nos jolies côtes de Québec, où tout monte à l'envi : la chaussée, les trottoirs, les maisons, les bêtes et les gens ! C'est que, lorsqu'on pratique des ascensions de cette sorte, on savoure à l'avance le plaisir qu'il y aura tantôt à descendre ; et comme, en ces lieux inégaux, il y a constamment à monter ou à descendre, cela fait qu'on y est toujours heureux. En creusant un peu cette idée, on comprendra pourquoi il y a cette affluence de touristes à Québec et en Suisse. Du reste, comme c'est dans l'intérêt des chevaux de cochers et de charretiers que les fondateurs de la plupart des villes se sont fixés dans des pays aussi plats que possible, voilà que les inventeurs des tramways électriques, des automobiles et des bicycles leur ont joué un bon tour en créant des véhicules qui marchent tout seuls ou à peu

près. Il est d
fonder des vil
du à notre ép
Ayant ains
très peu visit
au croquis qu
Comme il
bien propres,
assez jolimen
d'institutions
mènent où vi
fer, qui vienn
jetées, au mo
où viennent
des canaux qu
du bois, du ch
faire de l'ind
n'est toujours
l'on ne commu
le plaisir très
en rupture d'o
On dit que
chiffre m'éton
mais enfin, je
décide à y cro

Comme l'in
« pan-américain
de réunir les F
et artistiques d
pendantes de c
ont pris part, e
nés à donner
taient le nom.
Que si l'on d
Exposition, 2°
savoir beaucoup
traiter de ces
n'est pas inter

près. Il est donc désormais entendu que l'on peut maintenant fonder des villes où l'on veut. Quel bonheur c'est d'avoir attendu à notre époque pour vivre!

Ayant ainsi parlé assez au long de... Buffalo, que j'ai d'ailleurs très peu visité, je n'ajouterai plus qu'un petit nombre de traits au croquis qui précède.

Comme il convient à une cité moderne, les rues de Buffalo, bien propres, sont toutes tirées au cordeau. Les édifices sont assez joliment bâtis. Beaucoup d'églises, de grandes écoles et d'institutions diverses. Des quantités de tramways, qui vous mènent où vous voulez. D'innombrables lignes de chemin de fer, qui viennent de partout; et, sur le bord du lac, de longues jetées, au moyen desquelles on a créé un vaste port artificiel, où viennent aboutir soit les rivières Niagara et Buffalo, soit des canaux qui mènent à des docks destinés au transbordement du bois, du charbon, des minerais de fer. Il y a donc beau à y faire de l'industrie, du commerce, de la navigation. Mais ce n'est toujours bien que de la navigation d'eau douce! Et comme l'on ne communique pas avec la mer, on n'a pas, comme ailleurs, le plaisir très goûté d'y voir venir parfois quelque jeune baleine en rupture d'océan.

On dit que Buffalo a une population de 400,000 âmes. Ce chiffre m'étonne bien un peu, vu les dimensions de la ville; mais enfin, je n'ai pas compté les âmes qu'il y a là, et je me décide à y croire.

Comme l'indique assez sa dénomination très vulgarisée de « pan-américaine, » l'Exposition de Buffalo ne se proposait que de réunir les productions naturelles et les produits industriels et artistiques des deux Amériques. La plupart des nations indépendantes de ce continent et plusieurs des Etats de l'Union y ont pris part, construisant chacun des palais particuliers, destinés à donner autant que possible l'idée du pays dont ils portaient le nom.

Que si l'on demande pourquoi on a eu l'idée 1° de tenir cette Exposition, 2° cette année, 3° à Buffalo, je confesse ne pas le savoir beaucoup, ni même un peu. Ni je ne me rappelle avoir vu traiter de ces sujets nulle part. En l'absence de documents, il n'est pas interdit de penser qu'aucune circonstance spéciale

n'exigeait absolument, dans l'intérêt de l'humanité, la fixation de cette foire américaine en 1901 plus qu'en 1890 ou en 1915, ni qu'elle eût lieu à Buffalo plutôt qu'à Washington ou à San Francisco. Toutefois, à ce dernier point de vue, il faut reconnaître qu'étant donné la situation centrale de Buffalo dans une région habitée par une quarantaine de millions d'âmes, étant donné aussi la multiplicité des voies de communications qui y aboutissent, le choix de cette ville était fort heureux. Sans doute aussi, un facteur important dans la genèse d'un projet de grande exposition, c'est l'espoir bien fondé de procurer à la ville choisie un grand mouvement industriel et commercial, qui se fera sentir durant les années de la préparation et celle de la tenue de l'Exposition. En fin de compte, et pour tout résumer, disons que l'on se décide d'abord à tenir une exposition en vue de faire de l'argent, et que l'on s'efforce ensuite de trouver une raison ou un prétexte qui justifie plus ou moins l'idée et l'impose à l'attention universelle. — En l'espèce, à notre âge d'exposition, il n'était pas déraisonnable de composer un tableau de ce que sont, au commencement du vingtième siècle, les pays du Nouveau Monde. Et si la Compagnie, organisée pour mener à bien l'entreprise, a perdu dans l'aventure, à ce qu'on dit, deux ou trois petits millions de dollars, Buffalo et l'Etat de New-York ont fait de l'argent en cette affaire, et tout est bien. On n'a qu'à le dire, et me voilà, moi aussi, tout prêt à perdre trois millions de la main gauche, pour en gagner une centaine de la main droite. Ce n'est pas plus difficile que cela, au moins sur le papier.

Ayant visité, l'an dernier, l'Exposition de Paris, je n'imaginai pas trouver de l'intérêt à voir celle de Buffalo. Et je n'ai fait les frais d'y aller que pour jouir du voyage lui-même. Eh bien, à la face de l'une et de l'autre Amérique, j'avoue que je me suis, en tout cela, laissé choir en une profonde erreur. L'Exposition de Buffalo valait la peine d'être visitée, même après qu'on avait vu celle de Paris.

Les deux expositions différaient beaucoup comme étendue, naturellement : celle de Paris devant, sur ce point, son avantage au fait qu'elle était destinée à contenir les produits de toutes les nations de l'univers. Pour donner une idée de leur étendue

rela
l'Ex
par
Buff
les q
La
pavi
Par
avaie
résul
les te
levai
nier,
La
chaq
heure
l'Exp
Chan
de ch
Seine
tion,
née e
doute
aqueu
aient
de la
lacs a
Sur l'
grand
plus le
breuse
encore
droit,
avait
un lon
asphal
Cela d
qu'en
canal

relative, on peut dire, il me semble, que le terrain occupé par l'Exposition de Paris équivalait à peu près à l'espace rempli par la ville de Québec tout entière, tandis que l'Exposition de Buffalo aurait tenu dans les limites circonscrites par les murailles qui entourent la Haute-Ville.

Les terrains eux-mêmes, abstraction faite des palais et des pavillons, étaient bien mieux aménagés et décorés à Buffalo. Par exemple toutes les voies et avenues, dont quelques-unes avaient d'immenses proportions, étaient ici en asphalte. Il en résultait l'avantage de pouvoir circuler très facilement dans les temps pluvieux, et, lorsque le temps était beau, on n'y soulevait pas ces nuages de poussière qui étaient un ennui, l'an dernier, sur les bords de la Seine.

La disposition des édifices, tous groupés symétriquement de chaque côté d'une immense avenue centrale, m'a semblé plus heureuse qu'à Paris, où il était certainement fâcheux de voir l'Exposition partagée en deux groupes distincts, ceux du Champ-de-Mars et du boulevard des Invalides, reliés ensemble, de chaque côté de la Seine, par une ligne étroite de palais. La Seine elle-même, qui passait ainsi au beau milieu de l'Exposition, traversée par une foule de ponts de belle allure et sillonnée en tous sens par des bateaux de tout genre, jouait sans doute là-bas un rôle très décoratif. Pourtant, en cette question aqueuse, je ne suis pas prêt à admettre que les Buffaloniens aient eu le dessous. D'abord, sur l'un des côtés du vaste terrain de la Pan-American, il y avait au milieu des bocages deux lacs assez grands, contenant même de petites îles verdoyantes. Sur l'avenue centrale, au pied de la Tour électrique, était un grand bassin pourvu de jets d'eau de grande beauté; un peu plus loin, venait la Cour des Fontaines, immense bassin à nombreuses fontaines jaillissantes du milieu des eaux; plus loin encore c'était le lac Mirror, coupant l'avenue centrale à angle droit, et traversé par le vaste pont Triomphal. En outre, on avait creusé tout autour de l'Exposition, et à travers les palais, un long et joli canal artificiel, couvert d'innombrables ponts en asphalte, et venant aboutir aux deux extrémités du lac Mirror. Cela donnait une idée des canaux de Venise, d'autant mieux qu'en certain endroit on avait reproduit de chaque côté du canal une suite de vieux palais vénitiens; d'autant mieux

encore qu'une multitude de gondoles, en tout semblables à celles de Venise, promenaient les visiteurs sur ces eaux tranquilles, au son des guitares et des mandolines. Dans la vie des hommes mes frères et dans la mienne, j'ai connu des heures beaucoup plus désagréables que celles où l'on voguait ainsi, tout le long de ce canal de Buffalo, sous la poussée du gondolier debout sur la poupe d'un canot vénitien !

ORNIS.

(A suivre.)

Les Hospitalières de Ladysmith (Sud-Afrique)

(Suite.)

Le 28 février, l'heure de la délivrance sonna. Sur le soir, le camp était en émoi ; on pouvait voir des soldats s'avancer avec circonspection le long des collines jusque-là occupées par les Boers. C'étaient les Anglais qui venaient s'assurer que l'ennemi, abandonnant ses positions, était parti.

Le lendemain, premier vendredi de mars, au matin, nous reçûmes la permission de rentrer sous notre toit. « *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.* » En attendant le seul train de la journée, nous fîmes nos préparatifs de départ. Avec quelle joie délirante ne quittâmes-nous pas « les tentes de Cédar où nos âmes avaient longtemps été étrangères ! »

Arrivées à la gare de Ladysmith, quatre dooleys emportèrent les plus malades ; les autres se traînèrent tant bien que mal jusqu'au sommet de la colline, s'arrêtant fréquemment pour reprendre haleine. Enfin, nous voici arrivées ! Est-ce bien notre cher monastère ? Notre œil ne rencontre que des ruines. Le terrain est couvert de tentes, de chevaux et de voitures. Une foule d'officiers circulent sans faire la moindre attention aux nouveaux arrivants ; ils ont l'air parfaitement chez eux. Pas une chambre disponible à la communauté. Les seuls endroits qu'on veuille bien nous laisser sont le lavoir et le dortoir des enfants, absolument vides. La nuit vient ; nous n'avons ni provisions, ni matelas. Nous sommes exténuées de fatigue et de faim. Il faut nous résigner à passer la nuit sur le plancher et nous coucher sans souper. Le lendemain matin, nous

nous
ne n
solda
dant
que
La vi
dre c
une p
che
faim
suppl
Nous
Après
resté
brilla
nous
conte
sans
enduit
fimes
Le len
qui n
permît
Le
Follis,
de pro
nous c
était
leur é
écrasé
et nou
Au cor
instam
fin des
lité des
Nou
Buller
établis
gueur.

nous demandons si Dieu n'aura pas bientôt pitié de nous et ne nous enverra pas le pain quotidien. A ce moment, un brave soldat vient nous apporter son pain et nous déjeunons. Pendant la journée, notre aumônier, qui est dans la même misère que nous, fait des démarches pour nous procurer des rations. La ville est encore en état de siège ; impossible d'avoir la moindre chose. Sans la charité de quelques soldats qui nous donnent une part de ce qu'ils ont, que serions-nous devenues ? Le dimanche nous trouve dans le même état. Nos Sœurs pleurent de faim à deux pas de l'abondance. Nous redoublons de prières, suppliant Dieu d'avoir pitié de nous. L'heure du dîner sonne. Nous nous rendons au réfectoire improvisé sous le lavoir. Après le bénédicité, nous attaquons le petit morceau de biscuit resté d'Intombi, qui forme le seul et unique mets de notre peu brillant repas. On frappe à la porte : c'est un petit nègre qui nous apporte de la part de sa maîtresse catholique un panier contenant, ô bonheur inespéré ! un plat de riz cuit à l'eau, sans assaisonnement, et quelques petites tartines de pain bis enduites de graisse. Inutile de dire avec quelle avidité nous fîmes disparaître ces provisions qui nous parurent délicieuses. Le lendemain, à force de pourparlers, nous obtînmes nos rations, qui nous furent continuées jusqu'à ce que le gouvernement permit aux marchands de rouvrir leurs magasins.

Le lendemain arriva d'Estcourt le Rév. et bon Père d'Arsy Follis, nous apportant, de la part de nos Mères, un gros sac de provisions. Mais, hélas ! quelle triste nouvelle il avait à nous communiquer ! La chère Mère Saint-Antoine de Padoue était morte quelques jours auparavant ! Il nous sembla que leur épreuve était plus terrible que la nôtre ; nous en étions écrasées ! Nous la connaissions toutes, moi particulièrement ; et nous étions à même de juger de la grandeur de cette perte. Au commencement de la guerre, cette bonne Mère nous avait instamment priées de venir nous réfugier chez elle jusqu'à la fin des hostilités. C'était une preuve entre mille de la cordialité des relations entre nos deux maisons.

Nous nous attendions d'un jour à l'autre à ce que le général Buller et son état-major quittassent le couvent, où ils étaient établis depuis le 1er mars. Mais les choses traînaient en longueur. Il nous fallait nous résigner à la situation très pénible

qui nous était faite. Nos santés ébranlées ne pouvaient pas se refaire dans de telles conditions ; au contraire, l'état de plusieurs de nos Sœurs malades empira, si bien qu'à la fin Monseigneur Jolivet, apprenant notre misérable position, nous donna une obéissance formelle de partir pour le bord de la mer. Nous aurions bien voulu rester, malgré nos difficultés, mais la sainte obéissance le voulait : nous fîmes nos petits préparatifs. Notre bon évêque qui nous a si constamment donné des preuves touchantes de sa paternelle sollicitude aurait voulu, aussitôt les communications rétablies, venir lui-même nous consoler. Vu son grand âge, on lui conseilla d'attendre. Il voulut alors nous donner un signe sensible de sa profonde sympathie, et nous envoya par un des chapelains militaires une bonne caisse de fruits qui fut bienvenue. Il y avait si longtemps que nous n'en avions goûté.

Après avoir obtenu nos passeports et nos billets de chemin de fer, qui nous furent octroyés gratis par le gouvernement de Natal, j'envoyai d'abord deux de mes Sœurs à Estcourt, où l'on aurait bien voulu nous recevoir toutes, si cela eût été possible. Nous partîmes le lendemain, prenant en passant les deux Sœurs parties la veille, et nous arrivâmes à Maritzburg le soir. Nos Mères nous comblèrent de bontés et nous gâtèrent tant qu'elles purent. A la fin de notre visite de trois jours, elles nous obligèrent d'accepter plusieurs caisses de provisions qu'elles avaient eu l'intention de nous envoyer à Ladysmith, et qu'elles pensèrent nous être utiles où nous allions. Qu'elles sont belles l'union et la fraternité religieuses qui unissent les enfants du Père Céleste ! Quelle joie de se retrouver, de parler des épreuves passées, et surtout quel bonheur profond de pouvoir s'abîmer en prières et en actions de grâces devant le Saint Sacrement dans la paix et le silence délicieux du sanctuaire, loin des bruits de la guerre, au milieu de nos chères Mères et Sœurs ! La reconnaissance dont nos cœurs étaient remplis s'élevait vers Celui qui avait gracieusement épargné nos indignes vies.

Le 5, nous arrivâmes à Durban. A la gare nous attendaient les déléguées de nos Mères, la révérende Mère Provinciale et plusieurs Sœurs de la Sainte-Famille, la révérende Mère et plusieurs Sœurs de Nazareth. Les Sœurs de la Sainte-Famille offrirent à quelques-unes de nous une hospitalité de

quelques heures.
Nous trouvâmes
bonnes Sœurs.
Mais que dire
du Béréa ? Ma
installèrent trois
nous avons goûté
regards errer
vue : l'océan à
végétation d'un

(A suivre.)

On sait que
gouvernement
ciations. Mais
du *Voltaire*, j
mande ce que
qui tous deux,
ment les impies
éloquence. Enfi
que les autorités
religieuses incrin
demande de rec
ses du *Voltaire*.
« Qu'est donc
il pas été écarté,
frappé d'une sor
il pas relégué, f
Parce qu'il y a d
ment d'Arcueil, i
tantes, paroles de
d'un généralissim
avait pu savoir e
diable aurait pu
viendrait remett
d'enseigner la jeu
« Le Père Didc
« Le Père Olliv

quelques heures, car le voyage nous avait beaucoup fatiguées. Nous trouvâmes chez elles la table préparée pour nous, et les bonnes Sœurs nous comblèrent des plus délicates attentions. Mais que dire de l'accueil chaleureux de nos chères Mères du Béréa ? Malgré le peu d'espace à leur disposition, elles nous installèrent très confortablement. Quelles bonnes récréations nous avons goûtées alors, causant gaiement tout en laissant nos regards errer sur le magnifique spectacle qui s'offrait à notre vue : l'océan à quelque distance, et tout près, la luxuriante végétation d'un pays quasi tropical.

(A suivre.)

Les Dominicains de France

On sait que les Dominicains de France ont demandé au gouvernement l'autorisation exigée par la récente loi des Associations. Mais ils ne l'obtiendront pas, s'il n'en tient qu'au gré du *Voltaire*, journal de Paris. — Celui-ci est inquiet. Il se demande ce que sont devenus le Père Didon et le Père Ollivier — qui tous deux, il y a quelques années, mécontentèrent fortement les impies et les sectaires par la chrétienne liberté de leur éloquence. Enfin, le journal en question en est venu à croire que les autorités de l'Ordre ont fait sortir de France les deux religieux incriminés, pour assurer davantage le succès de leur demande de reconnaissance légale. Mais citons quelques phrases du *Voltaire* :

« Qu'est donc devenu le célèbre Père Didon ? Lui aussi n'a-t-il pas été écarté, dans ces derniers temps ? Lui aussi n'est-il pas frappé d'une sorte de disgrâce, d'ailleurs de pure forme ? N'est-il pas relégué, pour le moment, en Corse ?... Et pourquoi ? Parce qu'il y a deux ans, à la distribution des prix de l'établissement d'Arcueil, il a prononcé, lui aussi, des paroles compromettantes, paroles dont la gravité était soulignée par la présence d'un généralissime en uniforme... Ah ! si, à cette époque, on avait pu savoir ce qui devait se passer par la suite ! Mais quel diable aurait pu prévoir alors qu'une loi sur les Associations viendrait remettre en question le droit pour les Dominicains d'enseigner la jeunesse... ?

« Le Père Didon est donc en train de payer son imprudence.

« Le Père Ollivier, à son tour, va payer la sienne.

« Il s'agit d'effacer, si possible, le souvenir des deux « impairs » imputables à ces révérends Pères.

« Mais on n'y parviendra pas.

« Et quand la demande en autorisation formée par l'ordre de Saint-Dominique viendra devant la Chambre, ce n'est pas l'exil du Père Didon et la disgrâce du Père Ollivier qui pourront nous faire oublier le discours d'Arcueil et le sermon de Notre-Dame. » . . .

Or, il n'y a pas loin de deux ans que le Père Didon est mort!! Et son décès fut loin de passer inaperçu.

D'où il suit qu'on peut être à la fois Parisien, antireligieux et fort ignorant.

BIBLIOGRAPHIE

L'Inde Tamoule, par le P. PIERRE SUAU, grand in-8o illustré de 130 gravures d'après les photographies de l'auteur. Paris, H. Oudin, éditeur. Prix, 7 fr. 50.

De ses voyages dans les régions de langue tamoule de l'Inde méridionale le P. Pierre Suau a rapporté une monographie toute faite d'observations immédiates et personnelles. Non content de décrire l'Inde en artiste, avec une extrême puissance de rendu, il l'étudie et il l'explique en philosophe et en érudit. Les chapitres sur *l'Inde religieuse, les Castes, l'éducation anglo-indienne, la littérature et l'art tamoule, les Brahmes*, sont particulièrement documentés. D'autre part ses *croquis indiens, ses promenades sur la côte dorée, dans le Marava, l'Inde paradisiaque, Ceylan et l'Egypte*, dénotent un rare don d'observation et de peinture.

Missionnaire en même temps que touriste, l'auteur décrit avec émotion l'action catholique dans l'Inde. Grâce au libéralisme anglais, cette action s'est puissamment exercée en ce siècle, mais il est touchant de voir contre quelles difficultés luttent nos missionnaires, et comment, sur cette terre que la France a perdue, ils maintiennent seuls son souvenir et son prestige.

Ajoutons qu'une très riche illustration, absolument inédite, accompagne le texte, et nous aurons assez recommandé ce volume dont la lecture est aussi intéressante qu'instructive et réconfortante.

E.